

## Sur *Le Palais des rêves*, à sa sortie en France

"Kadaré et la clef des songes", Mona Ozouf, *Le Nouvel Observateur*, 25 octobre 1990

**Un despote a un projet fou : contrôler l'activité onirique de tous ses sujets. Une terrifiante allégorie de l'Albanie.**

Un jeune étudiant, retour d'une université étrangère, retrouve sa sœur, qui, mariée de force à un répugnant barbon, s'en console dans les bras d'un jeune homme et défraie la chronique de sa ville natale. Le code moral albanais voudrait qu'il fit justice des deux coupables. Mais l'air respiré à l'étranger lui a fait oublier comment on peut, avec du sang, laver l'honneur familial. Il fera donc grâce aux amants, mais non au système : « *Société, change de forme ! Débarrasse-toi de tes habits surannés !* »

C'est une des *Chroniques d'une ville du Nord*, d'un écrivain totalement inconnu en France, Migjeni, dont Ismaïl Kadaré préface longuement les proses maigres, inabouties et vibrantes. Une occasion pour le grand romancier de faire le point sur la vieille culture de l'Albanie, à ses yeux la terre même du refoulement. Refoulement d'un christianisme vaincu par l'islam. Refoulement des musiques occidentales recouvertes par les tambours d'Orient. Refoulement du passé d'avant la conquête turque. Comme baume à ce douloureux enfouissement, les Albanais n'ont su inventer que le mythe d'une terre radieuse et inaltérable, où tous les hommes sont braves, toutes les femmes vertueuses, toutes les cimes inviolées. Image dévote et menteuse, que refuse précisément de toutes ses forces rebelles le génie solitaire du jeune Migjeni : « *Ne prie pas pour moi, je veux sillonner l'enfer d'un bout à l'autre.* » L'enfer de Migjeni, c'était dans les années 30 la monarchie orientale du roi Zog. Un tyran sans doute, et sous tout tyran « *un grand écrivain isolé est comme un arbre qu'on a abattu* », mais un tyran un peu rustique. En guise d'enfer, Ismaïl Kadaré sait qu'on peut faire beaucoup mieux. Car si tous les despotes souhaitent surveiller les silences plus encore que les paroles, les arrière-pensées plus que les pensées et jusqu'au vide de la pensée (on le sait depuis Saint-Just, « *qui ne pense à rien pense à mal* »), aucun n'a vraiment entrepris de surveiller la pensée à peine pensée, l'enfant obscur de la nuit et du hasard, et de mettre sur pied une Guépéou des songes. Or c'est ce perfectionnement qu'invente, dans un empire innommé, sous le nom flatteur de Palais des Rêves, un despote plus conséquent que les autres.

De quoi s'agit-il ? De jeter sur le grand corps poissonneux de l'empire, dans les eaux mêlées de l'inconscient collectif, un filet aux mailles serrées, une drague gigantesque, chargée de ramener au jour les rêves qui prédisent les destinées de l'État, annoncent les soubresauts de l'histoire, dévoilent les complots contre le souverain. On quadrille donc le territoire de baraques à recueillir les rêves, vers lesquelles, avant l'aube, les musiciens, cafetiers, et ivrognes des sous-préfectures se mettent en route encore embrumés de sommeil. Après quoi, grinçantes sous leurs ballots de rêves, les charrettes cahotent sur les chemins défoncés de l'empire en direction du palais. On les décharge à la *Réception*, on les trie à la *Sélection*, rêves « nuls » d'un côté, et de l'autre rêves bons pour l'*Interprétation*. C'est le troisième cercle, le sondage des songes, d'où ils passent à la bureaucratie suprême : celle qui choisit le *Maître Rêve*, dont l'oracle obscur décide des promotions, dégradations, expulsions, déportations, exécutions.

Le jeune héros du roman de Kadaré, d'abord recruté comme fonctionnaire subalterne, parcourt peu à peu tous les cercles de ce colombarium des rêves. Car le palais est un sépulcre, une masse ténébreuse et close, creusée de souterrains et de couloirs infinis qu'arpente une brigade des ombres. Par éclairs intermittents, une lumière avare laisse deviner des salles d'interrogatoire - on y convoque pour supplément d'information les faiseurs de rêves suspects -, caches d'où parfois on voit sortir un cercueil.

Le jeune Mark-Alem soupçonne vite que dans le monde où il est entré, comme dans le camp de Primo Levi, nul ne reçoit de réponse à ses « pourquoi ». Il saisit aussi que les joueurs de rêves seront jugés, et que l'étourderie d'avoir sélectionné un rêve futile, ou laissé passer un rêve lourd de sens, se paie cher. Lui-même se met à craindre ses propres rêves, et s'interdit de dormir : l'insomnie est la ressource de celui qu'on traque dans ses derniers quartiers nocturnes. Et il y a pis encore que de rêver soi-même, c'est de figurer dans le rêve d'autrui. Il y a quelques années, un livre ingénu nous avait promis les années bénies où on rêverait « *chacun pour l'autre* ». Kadaré a un nom pour ce temps-là : cela s'appelle la Terreur.

Une allégorie de l'Albanie, donc. Mais le récit allégorique des mondes parfaits - soit en bien, soit, comme ici, en mal - donne le plus souvent des romans en ciment armé. Celui d'Ismaïl Kadaré échappe miraculeusement à la règle. C'est qu'il rend physiquement sensible l'enlisement de son héros. Kadaré communique à son lecteur la sensation d'étouffement de qui est mêlé à une affaire qui le déborde infiniment, pressent qu'elle va le broyer, se pétrifie dans l'attente de la catastrophe vers laquelle il s'est avancé les yeux bandés. Et elle survient, bien entendu. Mais le pire est encore la découverte que même au sommet de l'institution le surveillant-chef n'en comprend ni les normes ni l'usage, lui aussi captif d'une machine obscure qui va toute seule, et où la clef des songes ne fait jouer que la porte de la mort.

[\*Le Palais des Rêves\*](#), par Ismaïl Kadaré, Fayard, 244 pages, 95 F.

[\*Chroniques d'une ville du Nord\*](#), par Migjeni, avec la préface d'Ismaïl Kadaré, Fayard, 298 pages, 110 F.